

« **Savoir scientifique et autonomie de la science** »

Faouzia Charfi, Université de Tunis, le 16 mars 2018



Faouzia Farida Charfi née Rekik est née le 30 décembre 1941, elle est physicienne, militante, et fut membre du gouvernement, suite à la révolution de Jasmin de 2011. Elle a aussi publié des ouvrages dont *La Science voilée* et *Sacrées questions...pour un islam d'aujourd'hui*. (Edition Odile Jacob)

Un amphithéâtre bien utilisé, des chaises qui craquent et une intervention sur un sujet complexe, voilà un bref résumé de l'après-midi du 16 mars 2018. Cette après-midi fut donc consacrée à une conférence animée par Faouzia Charfi, physicienne, professeure et militante, qui s'est ici attaquée à la problématique de la science vis-à-vis de l'Islam. Paradoxalement, de nombreuses découvertes scientifiques ont été réalisées en terre d'Islam, mais cette terre a aussi donné naissance à de nombreux détracteurs des vérités scientifiques. A travers une conférence étonnante et un débat rythmé, on remarque que le sujet intéresse un large public. En effet, l'amphithéâtre Chaptal était plein de curieux de tout âge.

Dans son avant propos, Faouzia Charfi, traite la question des échanges entre scientifiques des deux côtés de la Méditerranée. Au début des années 1980, une montée de l'extrémisme religieux se fait ressentir, qui a mené à une remise en question des savoirs étudiés. Pour certains, science et religion ne peuvent pas être étudiées séparément. Ces derniers soutiennent alors la thèse « concordiste ». Cette dernière affirme que la physique existait déjà dans les textes coraniques. On remarque alors que la thèse a eu une influence sur divers étudiants.

Après cette entrée en matière succincte, Faouzia Charfi s'attarde plus largement sur les questionnements qu'entraîne ce sujet. Elle explique qu'il y a une forme de méconnaissance de la science en terre d'Islam, alors qu'elle y est fortement présente depuis de multiples siècles. La science musulmane a en effet, contribué à construire la science dans les divers recoins du monde. Vient alors l'énonciation de multiples noms de savants musulmans comme Ibn al-Haytham dit Alhazen qui écrit « *Les doutes sur Ptolémée* » ou encore Al-Jähiz avec son « *Le Livre des animaux* » qui est une chronologie

de l'apparition des êtres vivants. Elle insiste alors sur le fait que le travail de cet auteur arabe est un investissement dans la science, faisant de la science arabe bien plus qu'un travail de traduction.

Les sciences commencent petit à petit à disparaître du Maghreb, Faouzia Charfi regrette encore aujourd'hui que le déclin de la civilisation entraîne celui des sciences rationnelles. Pour elle :

« La disparition des sciences rationnelles dans le monde musulman coïncide avec l'évolution de l'Europe vis-à-vis des religions. »

Le créationnisme des Etats-Unis a atteint la Turquie au cours des années 1990 et, de manière plus marginale, l'Europe au début des années 2000. Les mouvements créationnistes turcs ont adapté le discours des créationnistes anglo-saxons, car contrairement à ces derniers ils adoptent la thèse d'une terre âgée de 4,5 milliards d'années. Au sein des sociétés musulmanes, il y a un face à face entre deux tendances, celle du savoir et de la rationalité et celle du passé idéalisé dont on donne une vision dogmatique.

Le problème reste alors les prédicateurs qui refusent l'autonomie de la pensée. Leur attitude face à la science se fait via un discours religieux contemporains et non par des théologiens. Ils affirment une vérité unique qui pour eux se trouve dans le Coran où l'on retrouve la tradition sunnite orthodoxe suivie de l'affirmation d'une cause unique. On remarque que le mot certitude y est omniprésent. Ce rapport à la tradition est accentué par les discours autoritaires développés par les gouvernements des années 90. Le discours des prédicateurs va se développer à cause de la télévision par satellite qui offre une autre vision de la religion. Elle explique alors que pour les tenants de ces thèses, il ne peut pas y avoir de conflit entre la religion et la science car il s'agit d'une seule et même chose.

Pour ces prédicateurs, « *dieu connaît tout, dieu a révélé la loi islamique* ». La base de ce discours est que "Dieu est le Créateur de l'univers, le Souverain du royaume, l'Ordonnateur des choses". Il n'y a pas de causalité, ni de loi de la nature. Ce propos est appuyé par la thèse « Acharite », qui montre qu'il n'y a pas de nécessité interne, que la volonté est conditionnée par Dieu, qu'il n'y a pas de causalité. On remarque alors qu'il y a une forme de barrière vis-à-vis de l'Occident, que « *Dieu a créé le monde puis l'a abandonné* ». Cependant, pour Averroes :

« Celui qui nie la causalité nie la raison »

Au 20e siècle, on assiste à un développement de la lecture du miracle scientifique du Coran, le texte est alors désacralisé. Mme Charfi mentionne alors en plaisantant que pour certains, la conquête de l'espace serait inscrite dans le Coran, ainsi que le big bang. Ce sont ces miracles du Coran qui séduisent les jeunes, cette pensée a « *détourné nos enfants de ce qu'est la science* ». Ce détournement est orchestré par une forme d'Islam politique, très organisé et soutenu par de gros moyens financiers, afin de masquer les vrais problèmes. Par ailleurs, une institution du miracle scientifique existe depuis 1983, la commission des *Miracles Scientifiques du Coran et de la Sunna*.

Cette conférence a suscité de nombreuses réflexions et questions de la part des différents spectateurs. Peut-on alors trouver une solution à ce problème de l'enseignement

de la science dans un pays très religieux, qui renie le savoir rationnel ? Pour Faouzia Charfi, le moteur de cette solution est l'éducation, et principalement l'enseignement de l'histoire, qui se doit d'être rigoureux. Une problématique qui peut faire écho dans de nombreux pays, tant orientaux qu'occidentaux.

Un des spectateurs a alors posé une question pertinente, sur le problème de l'enseignement du savoir scientifique maghrébin, et sur l'impact qu'il pourrait avoir si les diverses cultures en avaient connaissance.

Elsa Desvallées et Justine Rouyer